

Action Française

Un Divertissement, ou une Ecole ?

1^{re} édition

29 juillet 23

En fermant le très beau volume critique de M. André Gide, *Dostoïevsky* (1), dont je vous entretiendrai quelque jour — et qui comptera dans l'œuvre de M. Gide — je me demandais, une fois de plus, à propos de l'auteur des *Karamazov* et de *Crime et Châtiment* : l'art est-il un divertissement ; au sens complet du mot, qui signifie arrachement aux misères et petites de la vie courante ; ou une école ? L'art nous apprend-il à méditer, à observer, à sentir, à évoquer ; ou n'est-il qu'un procédé de transmutation des valeurs intellectuelles et morales, qu'une sorte d'allegre métémpsychose ? Vieille question, mais toujours jeune pour celui qui se la pose avec sincérité. J'ai exposé, dans *Vieillesse* et le *Monde des Images* comment et pourquoi l'imagination littéraire et artistique m'apparaissait comme une révisi- sence, en nous, de personnalités héréditaires, reliées et dominées — chez les véritables artistes — par le substratum profond de leur personnalité propre. C'est la thèse de l'art-divertissement. Mais l'art critique, appliqué à l'art, comme par exemple l'ouvrage de M. Gide sur Dostoïevsky, ou celui de madame F.-H. Ruxton sur Balzac, peut être aussi une école. On peut y puiser des enseignements.

Pour la musique, aucun doute : elle est, quant aux méditatifs — et non pas seulement quant aux auditifs, comme on le répète généralement — le grand divertissement terrestre, après celui de l'amour partagé. L'école y est réduite à néant, ainsi que dans les bruits harmonieux de la nature, celui de la mer, ou du vent dans les arbres. Chacun peut citer son expérience personnelle. Dans la musique contemporaine, je ne me lasse pas de deux compositions, fort différentes, de deux compositeurs très différents, mais qui ont, sur mon esprit, une influence de même intensité : *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, d'après le chef-d'œuvre de Maeterlinck, et le *Bal de Béatrice d'Este* de cet article délicieux et profond, sous les fausses apparences et la facilité, qu'est Reynaldo Hahn. Or, dès que résonnent à mes oreilles les premières notes descriptives du château triste et sombre de *Pelléas*, ou celles de l'entrée, soyeuse et brillante de Ludovic le More dans la merveille de Reynaldo Hahn, crac, je suis arraché à tous soucis, à toutes préoccupations, j'entre dans une sorte de Léthé compréhensif, comme par le « suave, subtil et puissant opium » dont parle Quincey. Mais il n'y a là aucune école : ce simple épanouissement de la faculté lyrique, que nous appelons communément la joie.

Aussi, quand on croit me diminuer, me dénigrer un écrivain, ou un musicien, ou un artiste quelconque en me disant qu'il est un amateur, lui fait-on au contraire, selon moi, un des plus beaux compliments capables de le fêter ici-bas. Un livre de Pierre Benoist, par exemple, à qui est allé tout de suite, comme à un miroir heureux, le succès solaire, me paraît aussi valable, comme œuvre d'art, qu'un roman de Dickens — je relis sans cesse Dickens et avec un plaisir toujours nouveau — ou

meilleur. Cela me paraît, aujourd'hui, la sagesse même.

Je n'ai envisagé, jusqu'ici, que l'effet de l'art sur celui qu'il touche. Reste le point de vue de l'artiste lui-même. Flaubert et son école avaient imaginé que l'artiste, digne de ce nom, doit se mettre à la torture, peiner et suer sur son œuvre, bref, comme on dit aux enfants, souffrir pour être beau. Il semble au contraire que ces tourments inutiles, et ces angoisses superflues, laissent leur empreinte fâcheuse au roman, au drame, au tableau, à la sonate, ou au buste, ou au groupe, et leur retirent ainsi cette faculté génératrice de plaisir souverain — même dans l'expression de la souffrance lyrique ou tragique — qui est la marque de l'œuvre magistrale. J'imagine

que Molière s'amusait beaucoup en écrivant ses comédies, et même en les bâclant, dans la crainte de laisser fuir le démon de la verve. Je ne vois pas bien Cervantès écrivant *Don Quichotte*, ou la *Gitanille de Madrid*, avec un cilice et des brodequins enflammés. J'ai toujours pensé que Maeterlinck avait écrit sa délicieuse et savante *Vie des Abeilles*, en s'amusant lui-même comme une abeille, et en savourant des tartines de miel. Il faut aimer prodigieusement la vie — même si l'on se fait de la bile avec les dames — pour écrire les sonnets de Shakespeare, ou ceux de Ronsard. Bref, la mauvaise littérature me paraît être à base d'ennui.

Nous voici, me direz-vous, assez loin de l'étrincelant bouquin de M. André Gide sur Dostoïevsky. Eh bien ! commencez par le lire — il en vaut la peine — et, quand vous l'aurez lu, nous en reparierons, ainsi que du prince des romanciers russes.

LEON DAUDET,
député de Paris.

(1) Librairie Plon, un vol. : 7 fr. 50.